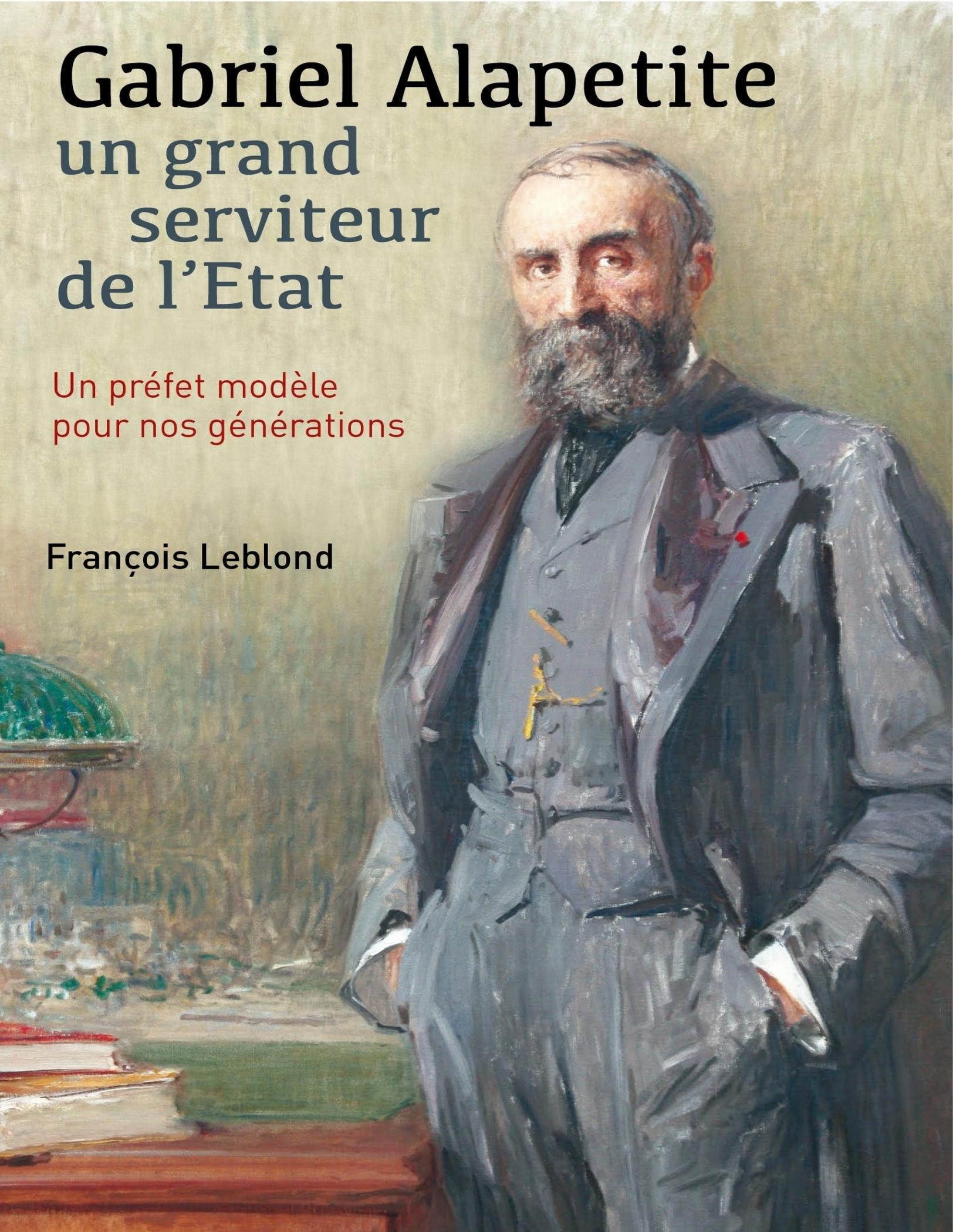


Gabriel Alapetite

un grand serviteur de l'Etat

Un préfet modèle
pour nos générations

François Leblond



François Leblond

Gabriel Alapetite, un
grand serviteur de
l'Etat

Un préfet modèle pour nos générations

© François Leblond, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-0966-9

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

Les jeunes gens qui s'engagent dans le service de l'État ont le souhait de rechercher chez ceux qui les ont précédés, des modèles. Je me souvenais qu'au cours de mon adolescence à Lyon, certains membres de ma famille me parlaient souvent du préfet Alapetite qu'ils avaient bien connu lors de ses séjours à Lyon comme secrétaire général puis quelques années plus tard, comme préfet. Celui-ci avait laissé aux professeurs à la Faculté de médecine qu'ils étaient, le souvenir d'un homme exceptionnel. Je n'étais pas alors fixé sur la profession que je souhaitais embrasser. Était-ce Saint-Cyr et l'armée ? Était-ce la fonction publique ? je ne le savais pas. Une chose était sûre, je voulais servir mon pays. Me parler de cet homme, cela pouvait contribuer à m'engager un peu plus dans une direction qu'en définitive je devais prendre.

Je ne savais alors rien de lui. Le grand seigneur qu'on me décrivait, m'impressionnait, c'était tout !

L'idée de m'intéresser spécialement à cet homme m'est venue récemment à partir du livre que j'ai écrit : "Sciences Po et la question sociale". L'école libre de Sciences Politiques avait été à la base d'une institution qui a eu un rôle déterminant avant la guerre de 14 : "l'Alliance d'Hygiène Sociale". Créée par Jules Siegfried, un des fondateurs de Sciences Po, cette association dénonçait notamment les causes sociales des épidémies qui se propageaient dans les classes populaires et cherchait le moyen de les combattre, notamment en se penchant sur les logements sordides dans lesquels vivaient les victimes. La faculté de Médecine de Lyon était une

adhérente particulièrement active, plusieurs de ses membres étaient engagés dans ce combat dont des membres de ma famille. Quand j'ai mis en évidence la passion que mettaient les membres de l'association à faire reculer la maladie, notamment par le développement des dispensaires, je ne savais pas que le Préfet du Rhône de l'époque, Gabriel Alapetite, s'était engagé lui aussi, à titre personnel, dans l'Alliance d'Hygiène Sociale et en était devenu un des membres les plus actifs. C'est en étudiant le premier congrès de cette institution, tenu après la guerre de 14, que j'ai vu apparaître son nom.

En effet, en 1922, les membres de l'Alliance se déplacèrent à Mulhouse, désormais à nouveau française, avec Jules Siegfried qui retrouvait son Alsace natale, pour y tenir leur congrès. Quelle ne fut pas ma surprise, en prenant connaissance des débats, de trouver le nom du Commissaire Général de la République, Gabriel Alapetite, nommé en 1920 pour traiter avec souplesse les questions d'Alsace Lorraine, qui s'était rendu depuis Strasbourg au congrès, non en tant que Commissaire Général mais comme adhérent. Il y était resté pendant toute la durée des débats, y avait pris la parole à plusieurs reprises et avait été salué par toute l'assemblée, flattée par cette présence inattendue d'un haut dignitaire de la République à l'emploi du temps chargé. Il quittait pour cela, un moment, le poste éminent qui lui avait été confié, celui de faire triompher un juste équilibre pour l'Alsace entre la satisfaction de redevenir française et le souci de maintenir certaines règles de droit spécifiques auxquelles elle tenait après 50 ans de présence allemande. Je me remémorai alors les propos flatteurs que j'avais entendus sur lui dans ma jeunesse, qui émanaient tous de la Faculté de Médecine de Lyon, présente encore à Mulhouse avec le docteur Mouisset, un ami de ma

famille. Je décidai d'en savoir plus sur cet homme apparemment exceptionnel.

Je mis d'abord la main sur un article paru en 1960 dans le bulletin trimestriel de l'Institut Français d'Histoire Sociale, qui avait retrouvé un texte de Gabriel Alapetite rappelant son rôle dans la lutte contre les taudis lorsqu'il était préfet du Pas-de-Calais. Cet article avait été rendu possible grâce aux documents détenus par la petite fille d'Alapetite, Régine Escallier. Je pris contact avec elle et eus, grâce à elle et à un universitaire, Monsieur Delaunay, connaissance de ce qu'avait écrit son grand-père sur sa carrière, textes qui n'avaient été que très partiellement publiés. Ces documents sont d'une grande sincérité : les termes qu'il employait pour parler de la vie qu'il avait menée, n'étaient en rien de l'autosatisfaction comme c'est bien souvent le cas, ils étaient marqués par beaucoup d'humilité. Le texte d'emblée me passionna. J'engageai alors d'autres recherches à partir de ces documents, notamment le livre de témoignages émanant de ses collaborateurs qui parut après sa mort en 1932.

Au fur et à mesure de ces recherches bibliographiques, m'apparaissait, dans ses composantes, la personnalité exceptionnelle de l'intéressé. C'est ce travail que je présente aujourd'hui au lecteur, pensant que le portrait de ce très grand serviteur de l'État qui s'est vu, au cours de sa carrière confier les missions les plus difficiles, peut aider ceux qui sont engagés dans la carrière préfectorale comme dans la diplomatie, à se comporter de façon convenable dans les situations les plus diverses dans lesquelles ils se trouvent impliqués. Ayant personnellement occupé sept postes préfectoraux, j'ai pu, à la lecture

des documents reprenant la vie de Gabriel Alapetite, me remémorer les difficultés que j'avais eues au cours de ma carrière et penser en moi-même : qu'aurait-il fait à ma place ?

ENFANCE ET JEUNESSE DE GABRIEL ALAPETITE

Ses parents originaires de l'Indre faisaient partie de cette bourgeoisie républicaine attachée au Code civil émanant de la Révolution et de l'Empire et désireuse de défendre la paix sociale. Son père s'était installé comme avocat à Clamecy et avait en 1848 applaudi à l'avènement de la République. Opposé au coup d'État de 1851, il avait cependant désapprouvé les réactions violentes entraînées, postérieurement à l'événement, dans cette ville. Il avait réussi à faire passer à l'étranger les plus excités pour les enlever aux griffes du pouvoir. Il était resté dans l'opposition pendant tout le Second Empire et s'était retrouvé sous-préfet de Clamecy après la chute de l'Empereur. Sa tâche était alors d'autant plus difficile que les Prussiens étaient à Auxerre : recrutement, ravitaillement, hospitalisation des malades, épidémie de variole... Il fut candidat aux élections de février 1871 mais fut battu comme la plupart des républicains d'alors. Il fut maire de Clamecy jusqu'en 1880 et fut fait en 1880 receveur des finances de l'arrondissement. Sa famille a conservé de lui le souvenir d'un homme "d'une grande valeur morale, austère, silencieux, cachant sous une apparente froideur, même à l'égard des siens, son affection familiale."

Il avait épousé Jeanniska Petit, la fille d'un médecin originaire du Pas-de-Calais installé dans la ville de Châtel-Censoir située à 20 km de Clamecy. Le Docteur Petit était le modèle du médecin de campagne, d'une générosité extrême avec la clientèle pauvre, laissant sa porte ouverte la nuit

pour permettre à ceux qui avaient un besoin urgent de sa présence, de le poursuivre jusque dans son lit. Gabriel Alapetite passa chez lui sa petite enfance et en garda toute sa vie le souvenir.

Jeanniska Alapetite, sa mère, était de santé fragile et ne sortait guère. Elle était une catholique fervente, elle aimait la littérature, Lamartine en particulier. Elle était attachée à la nature, aux arts. Sa chambre qu'elle ne quittait plus guère, probablement atteinte par la tuberculose, était le vrai centre de la maison. Gabriel y passa de longues heures et fut profondément marqué par le dialogue qu'il eut avec elle. Toute sa vie, le buste de sa mère trôna en bonne place dans son bureau. Restant près d'un demi-siècle au service de la République, cet attachement à cette mère chrétienne lui fit détester jusqu'à sa mort l'anticléricalisme communément pratiqué alors. Il ne fut pas non plus, à l'inverse de beaucoup de ses collègues, franc-maçon. Ses convictions s'associaient à une volonté constante de respecter l'autre et à un sens de l'observation hors du commun. C'est probablement une des raisons qui ont fait qu'il a échappé aux règlements de compte de nature politique pourtant si fréquents à l'époque. Il attirait le respect.

LES DÉBUTS DE GABRIEL ALAPETITE DANS LE CORPS PRÉFECTORAL

Gabriel fit son droit et devint avocat à Clamecy en 1874, à l'âge de 20 ans. Manifestement ce n'était pas sa vocation : quand, à l'âge de 16 ans, il avait vu son père se donner à plein à sa tâche de Sous-Préfet, il s'était dit que son avenir était sans doute davantage dans cette direction. Mais comment faire ? Il n'y avait pas alors de concours, le réseau de relations était

primordial, il fallait savoir saisir les occasions, elles existaient, et il sut s'en servir.

Dans un premier temps, le jeune avocat qu'il était se dit que son goût pour l'écriture pouvait le rendre aussi apte au métier de journaliste qui, comme l'on dit, mène à tout. Il avait fait la connaissance à Nevers d'un brillant réfugié alsacien, Monsieur Levailant qui, très en colère contre le Second Empire, avait créé un parti républicain modéré agissant au moyen d'un journal. À sa demande, Gabriel accepta d'emblée de tenir, en plus de sa profession d'avocat, la chronique judiciaire de Clamecy. Très vite, ce fut toute la vie de la cité qui fit l'objet de ses articles. Levailant qui l'avait désormais en haute estime, avait de nombreuses relations haut placées, il se vantait d'être à l'origine de l'amendement Wallon, voté par une Assemblée à dominante monarchique élue en 1871, qui a donné naissance à la République. Gabriel pourrait, le moment venu, compter sur lui. Il connaissait tout le monde !

Par ailleurs, son père avait gardé de son éphémère poste de Sous-Préfet de Clamecy, des relations suivies dans le corps préfectoral. C'est ainsi qu'au bout de deux ans, en décembre 1876, le préfet Tenailly-Saligny, ami de son père, devenant préfet du Pas-de-Calais, lui proposa de devenir son chef de cabinet. Cela dura jusqu'au 16 mai 1877, le préfet étant alors démis de ses fonctions par ceux qui reprochaient à Mac Mahon le non-respect de la majorité nouvellement élue. Retour alors pour Gabriel à son métier d'avocat et à sa collaboration au journal de Monsieur Levailant. En décembre 1877, retour en grâce du préfet Tenailly-Saligny et sa nomination à Toulouse,

Gabriel dut suivre à nouveau et, cette fois, resta plus d'un an à ce poste. Les relations qu'il eut avec son préfet furent extrêmement courtoises et c'est tout naturellement qu'il épousa sa fille, Madeleine, avec laquelle il eut trois enfants et qui fut la compagne de tous les instants durant toute sa vie.

Mais il était chef de cabinet, il n'était pas sous-préfet et, naturellement, il aspirait à le devenir. Il se souvint de l'intérêt que lui portait Levailant et lui demanda de l'aider.

Celui-ci, d'une intelligence exceptionnelle, était de plus en plus connu au ministère. Il avait été nommé à Lyon, secrétaire général pour la police. Le Préfet du Rhône avait alors deux secrétaires généraux, l'un pour la police, l'autre pour l'administration. Très introduit, Levailant s'arrangea pour faire nommer Alapetite sous-préfet. On lui parla de Saint Claude et en définitive, ce fut Muret. Il passa 6 ans dans cette vie de sous-préfet : deux ans à Muret, deux ans à Loudun, deux ans à Châtellerault. Il s'initia à toutes les subtilités de la politique locale, aux relations à ménager avec les hommes sans en être leur esclave. C'était une époque au cours de laquelle on considérait qu'un bon sous-préfet devait faciliter l'élection de l'ami du pouvoir. On lui demandait de mettre à la disposition du candidat les relations qu'il s'était faites, de lui dire les erreurs à ne pas commettre en fonction de la situation du moment, bref de s'engager. Quand la personne à soutenir valait la peine, c'était un plaisir, quand ce n'était pas le cas, c'était une corvée. Gabriel Alapetite fit, à cet égard, ses premières armes. Il n'eut pas trop à souffrir, il devint et le restera jusqu'au bout, un subtil analyste politique.

On peut penser aussi que c'est à cette époque qu'il commença à bien